Marseillaise, paradis tricolore et drapeaux par milliers

Les fêtes du retour de l'Alsace à la France (novembre – décembre 1918)

La Marseillaise, three colour paradise and thousands of flags. Celebrating Alsace becoming French again (November-December 1918)

Die Marseillaise, ein tricolores Paradies, Tausende Fahnen. Das Elsaß ist wieder französisch, und das wird gefeiert. (November-Dezember 1918)

Joseph Schmauch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2379>

DOI : 10.4000/alsace.2379

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 297-320

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Joseph Schmauch, « Marseillaise, paradis tricolore et drapeaux par milliers », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2379>

Marseillaise, paradis tricolore et drapeaux par milliers

Les fêtes du retour de l'Alsace à la France (novembre – décembre 1918)

« Au nom du peuple français, au nom du Gouvernement de la République française, j'envoie le salut de la France une et indivisible à l'Alsace et la Lorraine retrouvées » : ce sont les premiers mots du président du Conseil Georges Clemenceau prononcés devant la Chambre des députés le 11 novembre 1918, alors que prend fin une guerre dont le retour des provinces, perdues en 1871, a constitué un enjeu important. Au lendemain de la signature de l'armistice qui prévoit l'occupation militaire de l'Alsace-Lorraine par les troupes bleu horizon, commence une période singulière marquée par une vague inédite de festivités. Pendant deux mois, la région vit « au milieu des drapeaux français et d'une allégresse tricolore¹ ». Cortèges militaires, réceptions et rituels républicains se succèdent, accompagnés de manifestations de ferveur et d'émotion. Dans les villes traversées, les Poilus se présentent en libérateurs et cet accueil prend valeur de manifestation d'adhésion à la France.

L'ampleur et l'unanimité de ces manifestations est pourtant surprenante dans une région dont le processus d'intégration au *Reich* allemand était très avancé en 1914. Comment les Alsaciens sont-ils passés de l'attentisme à l'engouement vis-à-vis d'une France à la fois conquérante et libératrice ? Dans quelle mesure, à travers une succession de symboles et de gestes à caractère rituel, a-t-on réactivé le mythe des provinces perdues ? En évoquant les manifestations de la « fête tricolore » en Alsace depuis la prise de Mulhouse en 1914, on cherchera à replacer les événements de 1918 dans le temps long du conflit et dans l'espace géographique des territoires

1. ROTH (Français), *Alsace-Lorraine. Histoire d'un pays perdu. De 1870 à nos jours*, Nancy, Éd. Place Stanislas, 2010, p. 149.

alsaciens placés sous administration française dès les premières semaines de guerre. Le récit des folles journées de l'automne 1918 marquées, d'abord par l'entrée solennelle des troupes françaises dans les villes alsaciennes puis, par la visite du président de la République et du gouvernement en décembre 1918, permettra enfin de comprendre la portée des gestes accomplis par la France en Alsace et la place singulière de ce « grand tournant » dans l'histoire contemporaine de l'Alsace.

Les fêtes françaises en Haute-Alsace (1914-1918)

Pour comprendre l'expérience des fêtes du retour à la France, il est nécessaire de remonter à la première entrée des troupes françaises en Haute-Alsace, lors de la campagne d'Alsace d'août 1914. Le 8 août 1914, les troupes du général Bonneau, entrées dans Mulhouse, défilent place de la Réunion devant une population en liesse². Charles Spindler évoque des scènes semblables lors du passage des « pantalons rouges » dans le Sundgau : « Quant aux Altkirchois, ils se serrent la main, se félicitent mutuellement : Nous voilà Français ! C'est une allégresse générale. Quelques vieux pleurent de joie³. » Mais, à l'été 1914, cette joie ne concerne que les seuls milieux francophiles, comme en témoigne l'appréciation négative portée sur ces mêmes événements par l'instituteur protestant Philippe Husser, davantage attaché à l'Allemagne⁴.

C'est dans les territoires demeurés sous administration française jusqu'en 1918, à Thann, Dannemarie et Masevaux, que l'on peut observer les premières fêtes tricolores, celles-ci marquant véritablement le retour des Alsaciens dans le giron de la France. Il s'agit d'abord de fêtes organisées par l'Administration militaire d'Alsace, s'appuyant sur un réseau de notables francophiles (Jules Scheurer à Thann, le maire de Masevaux Jules Hincky ou encore l'abbé Peseux, curé de la collégiale Saint-Thiébaud). Le 14 juillet 1915, l'on fête pour la première fois en Alsace reconquise cette fête nationale instituée en 1880, un événement célébré dans les foyers alsaciens

2. Cf. KREMPP (Thérèse), « Les offensives françaises de la revanche (août 1914) », *Revue d'Alsace*, n° 139 (L'Alsace et la Grande Guerre), 2013, p. 17-32. Lorsque les armées allemandes reprennent possession de Mulhouse, elles font payer chèrement aux habitants cet accueil enthousiaste ; plusieurs centaines de Mulhousiens sont alors arrêtés. Cela explique sans doute l'accueil plus réservé des Mulhousiens lors de la seconde occupation française de la ville, le 19 août.

3. SPINDLER (Charles), *L'Alsace pendant la guerre 1914-1918*, Nancy, Éd. Stanislas, 2008, p. 122. 10 octobre 1914.

4. HUSSER (Philippe), *Un instituteur alsacien. Entre France et Allemagne. Journal de Philippe Husser 1914-1951*, La Nuée Bleue-Hachette, p. 32. 9 août 1914. « Enfin, une dépêche arrive : bataille de Mulhouse gagnée. Les Français se retirent. La nouvelle provoque un soulagement général. Je vais la porter au village. On respire. Dieu merci. »

Fig. 1. Affiche illustrant l'entrée des troupes françaises dans Mulhouse le 8 août 1914, Archives départementales du Territoire de Belfort, 11 Fi 1.9/28.

malgré l'état de guerre⁵. Tout au long de la guerre, de telles manifestations se déroulent à Thann ou à Masevaux, notamment à l'occasion des visites de personnalités politiques ou militaires. Le président de la République Raymond Poincaré se rend à six reprises dans les Vosges entre 1915 et 1917 et ces déplacements sont toujours l'occasion de cérémonies, de remises de décorations, de visites d'écoles et de réceptions officielles. Dans ses mémoires, le chef de l'État témoigne de l'accueil chaleureux qui lui est réservé en Alsace, en particulier dans la vallée de la Thur⁶. Le déroulement des fêtes est toujours le même : maisons pavoisées, présentation de compliments par des écoliers, remise de kouglofs, décoration d'un vétéran, revue des troupes, concert d'orgue à l'église de Masevaux. Au-delà de la pompe républicaine, les visites du président sont aussi des moments de

5. Archives municipales de Thann (AMT), H IV 64. Instruction du capitaine Heurtel, administrateur du Territoire de Thann 11 juillet 1915. « Je vous invite dans la mesure où le permettront les circonstances, à faire pavoiser et illuminer, à organiser des réjouissances sur la voie publique et à fournir les flambeaux pour rehausser l'éclat des retraites. »

6. POINCARÉ (Raymond), *Au service de la France*, t. VI, *Les Tranchées* (1915). Mercredi 10 février 1915 et jours suivants. « Nous suivons la Thur et nous arrivons à la gracieuse petite ville de Saint-Amarin, où la foule, confondue avec nos troupiers, crie d'une seule voix : Vive la France ! Je suis d'autant plus remué par cet accueil que tous ces Alsaciens mêlent mon nom à leurs acclamations, comme s'ils voyaient dans le président de la République la personnification de la patrie. »

Fig. 2. Réception du général Joffre à Masevaux le 14 juillet 1915, Archives départementales du Territoire de Belfort, 24 Fi 04/10 (fonds Pierre Jaminet).

liesse, lors desquels la population manifeste son adhésion à la France : « Nous descendons à Masevaux. Pendant que je vais à la mairie, toutes les rues se pavoisent. [...] Une fois encore, nos automobiles sont submergées sous les fleurs. Les maîtresses des petites filles, sœurs de Ribeauvillé, poussent en l'honneur de la France des cris répétés⁷. » Raymond Poincaré relève toutefois un accueil plus réservé dans les campagnes du Sundgau, au sentiment francophile moins marqué⁸. L'album de Hansi intitulé *Le Paradis tricolore* évoque cette ambiance festive et le bonheur lié à la présence française dans le sud de l'Alsace, un bonheur qui a vocation à s'étendre au restant de la région⁹. Des réceptions sont également données à l'occasion

7. POINCARÉ (Raymond), *op. cit.*, t. VII, *Guerre de siège* (1915), p. 17, 9 août 1915.

8. *Ibid.*, p. 96. Lundi 13 septembre 1915. « À Dammerkirch [Dannemarie], [...] l'accueil est plus réservé. Les habitants, debout sur les pas des portes, sont respectueux et polis, plutôt qu'empresés. Le général Château, qui commande dans la ville, me dit que la population est encore peu communicative et même en partie défiante. »

9. ONCLE HANSI [Jean-Jacques Waltz], *Le Paradis Tricolore. Petites villes et villages de l'Alsace déjà délivrée*, Paris, Floury, 1918, p. 38. « Nous verrons de nouveau [...] les enfants d'Alsace se donner la main et chanter comme autrefois les vieilles rondes où l'on parle du printemps, des cigognes et du Bonheur de vivre sur cette terre d'Alsace, si belle quand elle est française et libre... ». Cité par EICHENLAUB (Jean-Luc), « Le paradis tricolore. Notes pour servir à l'histoire de l'administration militaire dans les territoires occupés (Thann, Masevaux, Dannemarie) pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'Alsace*, n° 139 (L'Alsace et la Grande Guerre), 2013, p. 55-62.

de la visite des chefs militaires comme les généraux Joffre, Foch, Pétain, Franchet d'Esperey, Gouraud, Mangin et les commandants successifs de la 7^e Armée. Ces visites revêtent un caractère éminemment politique : c'est à l'occasion d'un déplacement à Thann que le général Joffre apporte le 24 novembre 1914, son fameux « Baiser de la France », promettant de respecter les libertés et les traditions des Alsaciens. Les autorités françaises ne négligent nullement les sentiments religieux des populations, comme en témoigne la fête donnée à l'occasion de la visite pastorale à Thann de M^{gr} Gauthey, archevêque de Besançon¹⁰. Georges Clemenceau est également reçu à Masevaux en 1918, dans le cadre d'un voyage à Belfort et sur le front d'Alsace, et le « Tigre » témoigne de l'intensité de l'accueil reçu dès son retour dans la capitale¹¹. La proximité du front ne permet pas de manifestations de rue importantes et les réceptions de personnalités sont annoncées à la population à la dernière minute. Cela laisse toutefois le temps de fixer les drapeaux tricolores aux maisons et d'enfiler le costume traditionnel alsacien : « En quelques instants, [...] la population se trouvait rassemblée, conseillers municipaux, enfants des écoles avec les sœurs de Ribeauvillé et les instituteurs militaires, anciens combattants de 1870, pompiers, tout Thann était là¹². » Le 26 septembre 1917, le roi d'Italie Victor Emmanuel III est accueilli à Thann et à Masevaux, en compagnie du président de la République. D'autres fêtes accompagnent les visites du prince Arthur de Connaught, de l'écrivain Rudyard Kipling, du journaliste Herbert Gibbons ou de l'ambassadeur américain Morgenthau¹³. Après l'entrée en guerre des États-Unis, l'administration française s'emploie également à ce que la fête nationale américaine soit dignement célébrée en Alsace française¹⁴. Dans son journal, l'industriel Isidore André témoigne

10. SAINT-GIRONS (Pierre, citoyen et maire honoraire de Thann), « Thann, ville du front (août 1914 - novembre 1918) », in *La Geste de Thann*, Éd. Alsatia, [s.d.], p. 15. La messe de confirmation fut solennisée par la présence du cardinal Baudrillart, de Maurice Barrès et d'Edmond Rostand.

11. EHRET (Jean-Marie), REDHABER (Georges), SUTTER (Bernard), WILLMÉ (Daniel), *La vallée de Masevaux 1914-1918*, Société d'histoire de la vallée de Masevaux, 1997, p. 125.

12. SAINT-GIRONS (Pierre), *op. cit.*, p. 15.

13. *Ibid.* « En août 1917, un visiteur excita une certaine curiosité. Il parlait l'Allemand à la perfection et interrogeait minutieusement les uns et les autres, en toute liberté et hors témoins, sur les sentiments de l'Alsace et ses vœux à la conclusion de la paix. C'était M. Morgenthau, ambassadeur des États-Unis et conseiller écouté du président Wilson. »

14. AMT, H IV 64. Commune de Bitschwiller, publication aux habitants, [1918]. « Jeudi prochain 4 juillet sera célébrée la fête nationale américaine. La population alsacienne qui compte tant de parents et d'amis en Amérique voudra aussi s'associer à cette fête en pavoisant et en décorant de son mieux pour témoigner aux troupes américaines qui se battent pour l'Alsace la sympathie que leur présence éveille parmi les Alsaciens [...]. Ceux qui voudront se procurer au prix de revient des drapeaux américains sont priés de se faire inscrire de suite au secrétariat de la mairie. »

des manifestations organisées à l'occasion de la journée du 4 juillet 1918 à Masevaux¹⁵.

Si les fêtes sont toujours encouragées et organisées matériellement par les autorités locales, il convient de souligner la dimension spontanée de ces journées, dont témoigne l'implication massive et volontaire des populations. Ces manifestations populaires de francophilie constituent autant de signes donnés à la presse et aux Alliés. L'enjeu du rattachement de l'Alsace à la France sans plébiscite apparaît très tôt, comme en témoigne l'intervention d'Aimé Gerrr, notable thannois, à l'occasion d'un banquet populaire donné le 14 juillet 1916 : « Le plébiscite le voilà ! Pas de plébiscite, il est fait¹⁶ ! » Déjà, des gestes symboliques sont accomplis : à l'occasion de la première visite du président de la République à Masevaux, l'on ressort l'ancien drapeau français des sapeurs-pompiers de la ville¹⁷ ; le président de la République est invité à signer le registre des délibérations municipales, que l'on revêt d'un cachet français. À Thann, le roi d'Italie décore un vétéran de la bataille de Solferino (un court métrage est tourné ce jour-là).

Novembre 1918 : l'entrée des troupes françaises et l'éblouissement tricolore

La signature de l'armistice et la conclusion des hostilités, annoncée par des volées de cloches dans toute l'Alsace, signifie le repli des troupes allemandes sans entraîner toutefois de cession territoriale immédiate¹⁸. Le climat de fin de règne qui s'empare de la capitale alsacienne peut faire craindre des troubles graves ; des marins révolutionnaires se sont en effet emparés du pouvoir militaire, prenant leur part à l'effondrement de l'Empire allemand. Le 13 novembre 1918, le drapeau rouge flotte sur la cathédrale de Strasbourg, mais les soviets disparaissent d'Alsace sitôt les troupes allemandes évacuées. Les premiers drapeaux tricolores sont signalés alors que l'armistice n'est pas

15. WILLMÉ (Daniel), *La Grande Guerre dans la vallée de Masevaux. D'après le journal de guerre d'Isidore André*, Société d'Histoire de la vallée de Masevaux, 2014, p. 241. 4 juillet 1918. « Notre Administration a décidé que cette fête serait grandement célébrée dans notre petite Alsace reconquise et à Masevaux, on y a fort bien répondu. Les maisons étaient toutes pavoisées, non seulement avec des drapeaux français ou alsaciens, mais également avec beaucoup de drapeaux américains. »

16. SAINT-GIRONS (Pierre), *op. cit.*, p. 15.

17. WILLMÉ (Daniel), *op. cit.*, p. 98. 12 février 1915. « Je lui dis que c'est un drapeau en soie, avec l'aigle impériale argentée et avec l'inscription en lettres dorées : Napoléon III à la compagnie des sapeurs-pompiers de Masevaux. Ces explications données, le commandant se lève et me tapant sur l'épaule, me dit : Monsieur André, vous allez arborer votre drapeau des pompiers aujourd'hui, car plus jamais vous ne trouverez une plus belle occasion. »

18. La convention signée à Rethondes prévoit toutefois l'évacuation de l'Alsace-Lorraine par les autorités allemandes et l'occupation de la région par les troupes françaises.

Fig. 3. Entrée des troupes françaises dans Mulhouse le 17 novembre 1918, [photo. J. Risler], Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, MCP002314.

encore signé ; à Strasbourg, la statue de Kléber est ornée d'une cocarde et des enfants entonnent la Marseillaise à la barbe des vieux-Allemands encore présents¹⁹. À Mulhouse, on relève une atmosphère très hostile à l'Allemagne : des affiches en dialecte appelant à l'expulsion des immigrés et à la revanche fleurissent²⁰. Dès, le 10 novembre, on relève « beaucoup d'animation » dans la ville et de nombreuses personnes, en particulier les enfants, portent la cocarde tricolore²¹. Partout, l'on voit réapparaître la langue française après quatre années de répression rigoureuse²² ; Philippe Husser lui-même, jusque-là plus réservé, tient désormais son journal en français.

19. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 781. 12 novembre 1918.

20. Archives municipales de Mulhouse (AMM), H VII li H 1/8. Affiche en dialecte : « *Elsasser vergasse nit!* ». « *Andlig hat fir uns d'Stund vu d'r Erleesung g'schlage. Ich's uns nit, wie wenn m'r 44 Johr lang G'fangnis und die letschte 4 Johr Zuchthüss biest hätte? Was mir unter'm Schwowestiefel g'litte han, isch mit Wärter nit z'beschriwe. [...] Unser mot d'ordre : Nit meh vu de Schwowe, unsre Erzfind, üse mit dem Pack un Vive la France! 's Comité.* »

Trad. : « Alsaciens, n'oubliez pas! L'heure de la délivrance a enfin sonné. N'est-ce pas comme si nous n'avions pas subi pas quarante-quatre années de captivité ainsi que ces quatre dernières années de cachot? Tout ce que nous avons souffert sous la botte des boches, les mots ne peuvent l'exprimer. [...] Notre mot d'ordre : c'en est fini des boches, nos ennemis détestés, allez ouste et Vive la France! Le comité. »

21. HUSSEY (Philippe), *op. cit.*, p. 119. 10 novembre 1918.

22. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 780. 12 novembre. « À Ottrott, les patriotes n'ont pas eu la patience d'attendre l'arrivée des Français pour manifester leurs sentiments. À la barbe des soldats allemands, qui sont encore cantonnés au village, le maire a harangué ses administrés et arboré le drapeau tricolore à la maison commune. Puis on a entonné la Marseillaise et tout le monde a paru content. »

Il faut attendre le 17 novembre pour que les Français prennent position dans la *Feste Wilhelm* de Mutzig. Pendant ce temps, on martèle les aigles allemands, on déboulonne les statues du *Kaiser*, on décapite les statues des empereurs de la poste centrale à Strasbourg. Les troupes victorieuses se présentent dans les villes alsaciennes entre le 17 et le 22 novembre 1918, parfois accompagnées d'unités américaines. Une réelle entente prévaut dans l'organisation des réceptions : l'entrée des troupes françaises est souvent précédée d'éclaireurs, qui prennent contact avec les comités de réception mais aussi avec les associations patriotiques existantes telles *Le Souvenir français* ou *L'Avant Garde du Rhin*²³. À Mulhouse, un capitaine français fait une première apparition le 14 novembre, suivi de gendarmes et d'officiers en voiture le 16 ; Philippe Husser relève d'ailleurs la présence dans la ville de « professionnels de l'accueil²⁴ ». Un Comité mulhousien d'Union alsacienne s'est constitué le 15 novembre : l'arrivée des troupes françaises dans la ville est annoncée par voie d'affiches, tandis que la presse invite la population à pavoiser²⁵. À Colmar, c'est le conseil d'ouvriers et de soldats qui le premier annonce l'arrivée imminente des Français (16 novembre), relayé dès le lendemain par un comité d'organisation issu de la Société des Éditions de Haute-Alsace²⁶. Fritz Kieffer, directeur de l'imprimerie alsacienne et président du Syndicat des imprimeurs et éditeurs de journaux d'Alsace et de Lorraine, constitue un comité des fêtes à Strasbourg. Il est vrai que le personnage dispose déjà d'une certaine expérience dans l'organisation de réceptions officielles ; il aurait déjà officié au service de la comtesse de Wedel²⁷ ! Afin de ne rien laisser

23. GRANDHOMME (Francis), « Retrouver la frontière du Rhin en 1918 : l'entrée des poilus en Alsace et le retour à la France », *Revue d'Alsace*, n° 139 (L'Alsace et la Grande Guerre), 2013, p. 246.

24. HUSSER (Philippe), *op. cit.*, p. 121-122. 14-16 novembre 1918.

25. AMM, A 257/1. Affiche intitulée : « Mülhauser! », Extrablatt der Oberalsässischen Landezeitung. « *Unerhofft schnell erscheinen unsere tapferen Befreier. Führer und Truppen sollen sehen, dass sie zu befreien und dankbaren Brüdern kommen. Darum Fahnen heraus und Ehre den Tapferen Befreiern!* »

26. Archives municipales de Colmar, 84 502. Affiche, 16 novembre 1918. « Citoyens, lundi le 18 novembre nos frères, qui par leurs exploits héroïques nous ont délivré du joug german, feront leur entrée solennelle à Colmar. La cité des Preiss, des Wetterlé, des Blumenthal, des Helmer et des Hansi saura leur faire une réception digne d'eux et digne d'elle même. Unissons nous tous en ce jour mémorable, pour leur prouver que nous avons gardé intact l'amour ardent de la France. »

27. Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR), 121 AL 129. Promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur, notes de travail du cabinet du haut-commissaire [1919]. « M. Kieffer est une des personnalités les plus connues et les plus sympathiques de Strasbourg. Il n'est pas à l'abri de certaines ironies pour avoir pour ainsi dire monopolisé le soin d'organiser les fêtes et manifestations, mais ceux-là même qui critiquent sa tendance à se mettre volontiers en avant ne nient pas qu'il est précieux dans ce rôle – tout au plus pourrait on lui reprocher de l'avoir commencé un peu trop tôt, s'il est exact que déjà il avait acquis dans cette mission la confiance de la comtesse de Wedel, femme du dernier Statthalter – c'est probablement de la calomnie. »

au hasard, Fritz Kieffer réunit à l'Aubette les « jeunes filles vraiment Alsaciennes » qu'il souhaite voir apparaître en costume traditionnel lors de la réception des troupes²⁸. Les populations sont mobilisées par le biais d'affiches, le plus souvent bilingues. Partout, dans les mairies et au domicile des particuliers, les préparatifs vont bon train : couture de drapeaux²⁹, confection de costumes, remplacement de l'affichage commercial allemand par des panneaux en français³⁰. Dans les villes dans lesquelles une entrée solennelle a lieu, l'itinéraire emprunté par les Poilus est soigneusement choisi et préalablement orné de drapeaux, de banderoles et d'arcs de triomphe³¹.

Mulhouse est la première ville alsacienne à accueillir les troupes françaises. Le 15 novembre, les premiers télégrammes annoncent l'entrée imminente du général Vincent. Aussitôt, le tram est décoré de petits drapeaux, les écoles ferment... mais les Mulhousiens devront encore patienter deux jours, l'événement étant différé au 17. L'entrée des troupes, par le faubourg de Dornach, a lieu à la mi-journée : « À midi et demi, les cloches se mettent à carillonner. Les troupes arrivent³². » Il s'agit d'un escadron de cavalerie et de deux régiments d'infanterie ; Philippe Husser relève des « silhouettes fringantes », mais parmi ces soldats, beaucoup « ont l'air las et indifférents³³ ». La ville est noire de monde et « sur la rue du Sauvage, on ne passe plus. Les cafés sont bondés et les rues pleines de militaires³⁴. » Le défilé militaire s'accompagne de distributions de denrées (du pain blanc, des oranges, des produits coloniaux) un geste politique qui met ostensiblement fin aux années de privations et se veut un gage de prospérité donné aux Alsaciens³⁵. À la mairie, où les troupes du général

28. GRANIER (Jacques), *Novembre en 1918*, Strasbourg, 1969, p. 113.

29. HUSSER (Philippe), *op. cit.*, p. 118. 6 novembre. « À Mulhouse, on prépare l'ère nouvelle, tantôt ouvertement, tantôt en secret. On confectionne des drapeaux et on prépare des hampes. »

30. « Dans Strasbourg en fête », *Le Petit Parisien*, 27 novembre, *Revue de presse réalisée par la Société belfortaine d'émulation*, nov.-déc. 1918 (Archives départementales du Territoire de Belfort (ADTB), SBE H 30/1.) « C'est avec frénésie qu'on acclame nos soldats. C'est avec une hâte fébrile qu'on transforme les enseignes, qu'on rend à la ville sa couleur française, qu'on rejette ce qui rappelle l'odieuse domination allemande. »

31. À Strasbourg, l'entrée par la Porte de Saverne est ainsi retenue dans la mesure où elle exorcise la défaite du général Uhrich en 1870, qui avait dû quitter la ville par cette porte, mais aussi l'Affaire de Saverne survenue en 1913.

32. HUSSER (Philippe), *op. cit.*, p. 125. 17 novembre 1918.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

35. « L'Armistice est signé, une journée historique », *La Frontière*, 21 novembre, *Revue de presse*... « Chacun avait sa cocarde tricolore, même les tout petits à la mine hâve et affamée. Ils venaient serrer la main des poilus, des officiers criant : Vive la France ! Ils étaient avides de recevoir de beaux morceaux de pain blanc, friandise qu'ils n'avaient plus vue depuis plus de quatre ans. »

Hirschhauer sont accueillies par l'adjoint Wagner, la fête est à son comble ; 40 000 personnes sont présentes place de la Réunion d'après le journal belfortain *La Frontière*. Au milieu de cette liesse, on déplore toutefois un incident tragique : l'abbé Cetty, charismatique curé de Saint-Joseph, l'un des pères de la démocratie-chrétienne mulhousienne, est submergé par l'émotion à tel point qu'il « se trouve mal, tombe et meurt sur place³⁶ ». Cette première entrée de troupes françaises dans une ville alsacienne est abondamment commentée dans la presse française, qui met en avant le caractère vertigineux de la journée : « Nous ne croyons pas nous rappeler avoir vu une animation des rues de notre ville, approchant de celle d'hier. Jamais Mulhouse n'avait été aussi pavoisée³⁷. »

C'est la division de chasseurs commandée par le général Messimy, ancien ministre de la Guerre, qui pénètre la première à Colmar le 18 novembre³⁸ ; le 22, c'est au tour du général de Castelnau d'être reçu à la préfecture par le commandant Poulet, l'administrateur des territoires vosgiens, fraîchement nommé commissaire de la République en Haute-Alsace. Les troupes françaises sont reçues dans l'allégresse dans une ville qui fut avant-guerre un bastion du courant francophile, et la presse parisienne rend compte d'un spectacle conforme aux représentations françaises de l'Alsace-Lorraine³⁹. À Obernai également, les costumes alsaciens sont de sortie et les tables copieusement garnies de kouglofs⁴⁰.

Il faut attendre le 22 novembre pour voir pénétrer les armées françaises dans la capitale alsacienne⁴¹. Afin de galvaniser la population,

36. Archives départementales du Haut-Rhin (ADHR), 308 J 55. Chronique de Hochstatt tenue par les curés successifs depuis 1850 [1918 : Eugène Schaefflé].

37. « Prise de possession de Mulhouse par l'armée française le 17 novembre 1918 », *Express de Mulhouse*, 18 novembre 1918, dans *Revue de presse...*

38. « Les Français à Colmar », *Le Matin*, 24 novembre 1918, *Revue de presse...* « Entrer le premier dans la capitale du Haut-Rhin à la tête de ses troupes victorieuses, parler du haut de son cheval à une foule immense qui pleure toute entière, de fête et de liberté, c'est une satisfaction comme il a été donné à peu d'hommes d'en connaître. »

39. « L'entrée du général de Castelnau à Colmar », *Écho de Paris*, 25 novembre, *Revue de presse...* « Quand à une heure d'après-midi, le général de Castelnau arriva aux portes de la ville, il se trouva face à un tableau charmant, la foule des Alsaciennes en costumes formait un large demi-cercle, en avant il y avait dans les mêmes costumes les fillettes et les garçonnets et de toutes petites alsaciennes aux frimousses agréables sous le grand nœud de soie. »

40. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 791. 18 novembre. « Beaucoup de jeunes filles ont tiré des armoires de leurs aïeules le seyant costume d'Obernai ; coiffe d'or autour de laquelle s'épanouit en soleil une fine dentelle gaufrée. »

41. « L'Alsace-Lorraine libérée », *Le Gaulois*, 27 novembre 1918 (Archives municipales de Strasbourg (AMS), fonds Jacques Peirottes, 125 Z 12.) « Droit sur son cheval blanc, salué par d'immenses vivats, le général Gouraud venait se placer face à l'ancien Palais Impérial, sur le perron duquel se trouvaient le haut-commissaire de la République, M. Maringer, ayant à ses côtés le maire, M. Peirottes, ceint de l'écharpe tricolore. »

Fig. 4. Entrée solennelle du Maréchal Pétain, le 25 Novembre 1918. Défilé des troupes, escortées par de jeunes Alsaciennes place Kléber, carte postale, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire, MCP000378.

Fritz Kieffer a fait placarder des affiches sur les murs de la ville ; l'on peut lire : « Strasbourg est en fête ! Après 48 ans d'esclavage, la capitale de l'Alsace s'apprête à recevoir ses libérateurs⁴². » Le socialiste Jacques Peirates, qui assure la continuité de l'administration municipale, fait également apposer des affiches rédigées en allemand : « *Bürger! Empfanget die Franzosen würdig und achtet auf Ordnung*⁴³ ! » Les fêtes se succèdent au fil de l'entrée successive des officiers dans Strasbourg : Gouraud le 22 novembre, Pétain le 25, Foch enfin le 27. Absent au moment de l'entrée du général Gouraud, Charles Spindler témoigne de l'entrée du général Pétain dans Strasbourg⁴⁴ ; il se plaît à comparer, non sans malice, cette entrée militaire avec la fête donnée deux ans plus tôt à l'occasion d'une visite du Kaiser⁴⁵ ! Le cortège, parti de la porte de Schirmeck, se poursuit place Kléber, place Broglie, pour se rendre enfin devant le *Kaiserpalast*. Le défilé des troupes est accompagné par celui des corporations d'ouvriers, des sociétés de vétérans, de gymnastique, des orphéons, des chorales et des harmonies, tous précédés de leur

42. AMS, 1 AFF 28. Affiche : « *Strasbourg est en fête !* »

43. *Ibid.* Affiche : « *Bekanntmachung !* », 20 novembre 1918.

44. Philippe Pétain sera fait maréchal à Metz, quinze jours plus tard.

45. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 808. 25 novembre. « Un coup d'œil sur la place me fait saisir la différence entre la manifestation d'aujourd'hui et celle de naguère. Des curieux, il y en avait aussi en 1916, mais qu'était-ce en comparaison de ces grappes humaines qui aujourd'hui se tiennent agrippées, Dieu sait comment, aux corniches des toits, sur les terrasses et les balcons de la maison rouge du Conservatoire ? Et quel déploiement de drapeaux et de trophées, qui cette fois, n'ont pas été arborés par ordre de la police. »

Fig. 5. Fêtes données à Strasbourg à l'occasion de la visite du Président de la République le 9 décembre 1918, Alsaciennes groupées place de la République, Archives départementales du Territoire de Belfort, doc. non coté (fonds Robert de Fontaine).

bannière. La journée se poursuit par une retraite aux flambeaux dans la ville illuminée. Le lendemain, un *Te Deum* résonne dans la cathédrale, auquel assistent Maurice Barrès ainsi que M^{me} Margareth Wilson, fille du président des États-Unis⁴⁶. La presse relève que « la vaste nef, décorée de trophées, de drapeaux et d'écussons aux armes de la République française, a été envahie par une foule immense et recueillie⁴⁷ ». Dans le droit fil de l'Union sacrée des années de guerre, la laïque III^e République s'accommode de services religieux célébrés à la cathédrale, au temple neuf et à la synagogue.

46. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 810. 25 novembre 1918.

47. *L'Excelsior*, 27 novembre 1918 (AMS, fonds Jacques Peirottes, 125 Z 12.)

Fig. 6. Fêtes données à Strasbourg à l'occasion de la visite du président de la République le 9 décembre 1918, défilé militaire, Archives départementales du Territoire de Belfort, doc. non coté (fonds Robert de Fontaine).

« Le plébiscite est fait ». La visite des présidents Poincaré et Clemenceau en Alsace

La visite présidentielle des 9 et 10 décembre à Strasbourg, Colmar et Mulhouse constitue le second temps fort des fêtes du retour à la France. Déjà, les fonctionnaires en col blanc ont suivi les militaires, et l'Alsace se prépare à accueillir le président de la République Raymond Poincaré (accompagné du président du Conseil, Georges Clemenceau, des présidents de la Chambre des députés et du Sénat, et d'une foule d'ambassadeurs, de ministres et de hauts fonctionnaires). C'est une commission, créée à la présidence du Conseil qui est chargée d'arrêter le programme du voyage et d'assurer la liaison entre les services administratifs intéressés⁴⁸. Jules Jeanneney et le général Mordacq, chef de cabinet de Clemenceau,

48. Archives du service historique de la Défense (ASHD), papiers Clemenceau, 6 N 57. Dossiers d'organisation des voyages du président du Conseil. Alsace-Lorraine. 7-11 décembre 1918.

en désignent les membres⁴⁹. Il est prévu deux voyages distincts : le voyage présidentiel proprement dit et le voyage des députés et sénateurs. Au niveau local, les commissaires de la République nommés en application du décret du 15 novembre prennent désormais le relais des comités des fêtes ; ils continuent toutefois de s'appuyer sur l'énergie déployée par les municipalités et les associations patriotiques⁵⁰. Trois journées de festivités sont prévues : la première consacrée à Metz, la deuxième à Strasbourg et la troisième aux villes haut-rhinoises. À cette fin, vingt-sept hôtels strasbourgeois sont réquisitionnés ; Jacques Peirottes fait en outre appel à l'hospitalité des Strasbourgeois pour accueillir les nombreux invités attendus⁵¹. Le programme est chargé : défilés de troupes, discours, réception à l'hôtel de ville, ainsi qu'une « fête alsacienne », dont on prend toutefois soin à ce qu'elle « ne rappelle en rien celle qui a été offerte au Kaiser⁵². » Il est prévu que les citoyens et citoyennes « qui ont été expulsés, internés, ou incarcérés pour motifs politiques au cours de la guerre » soient présentés aux présidents⁵³. Cependant, et c'est là un fait significatif de la prise en mains de l'autorité politique par le nouveau pouvoir, aucune visite n'est prévue au Conseil national⁵⁴. La ville est soigneusement préparée, les bâtiments publics ornés de drapeaux et la statue du *Vater Rhein* dissimulée sous une pyramide de bois surmontée d'un coq gaulois.

Parti de Paris le 7 décembre au soir, le train présidentiel arrive à Metz le lendemain matin⁵⁵. Le 9 décembre, Raymond Poincaré, revêtu du grand collier de la Légion d'honneur, arrive à Strasbourg, où il est accueilli par le maire nouvellement désigné Léon Ungemach et par le haut-commissaire de la République Georges Maringer. Quinze jours à peine après l'entrée

49. Archives nationales (AN), AJ³⁰ 249. Composition de la commission chargée d'organiser le voyage présidentiel en Alsace-Lorraine. Présidée par le chef du cabinet civil de la présidence de la République, elle comprend : un officier de la maison militaire du président de la République, un représentant du cabinet de la présidence du Conseil, un représentant du sous-secrétariat de la présidence du Conseil, deux représentants du cabinet militaire, un représentant du GQG, le directeur de la Sûreté générale, un représentant de la direction générale des travaux publics, deux fonctionnaires de la Compagnie de l'Est, le directeur de la Compagnie des Wagons-lits, un officier du service des Postes et Télégraphes, le chef du service des informations militaires et un secrétaire, attaché à la Présidence du Conseil.

50. AMS, 1 AFF 31. Affiche : « *Concitoyens! Concitoyennes!* ».

51. AMS, EH 19. Affiche : « *An die Bürgerschaft der Stadt Strassburg!* », 27 novembre 1918.

52. AN, AJ³⁰ 249. Télégramme adressé au haut-commissaire, [1918]. « *Concitoyens, concitoyennes! C'est une journée historique qui se prépare. Connaissant votre patriotisme, sachant comment vous avez reçu l'armée, ce serait vous faire injure que de vous donner des conseils pour cette réception solennelle. La ville se montrera digne de son passé.* »

53. AMS, 1 AFF 32. Affiche du comité central des fêtes, [1918].

54. La chambre basse du *Landtag*s'était en effet constituée en Conseil national le 11 novembre 1918 dans le but d'assurer le maintien de l'ordre public et l'expédition des affaires courantes jusqu'au règlement de la situation politique de la région.

55. ASHD, papiers Clemenceau, 6 N 57.

des troupes françaises, le peuple strasbourgeois communique une nouvelle fois dans l'exubérance tricolore⁵⁶. Un défilé, dont l'organisation est l'œuvre de Pierre Bucher et de Fritz Kieffer, a lieu l'après-midi⁵⁷. Des régiments de Poilus, de zouaves et de tirailleurs marocains ainsi que de nombreuses Alsaciennes en costume traditionnel y prennent part dans une liesse dont témoigne le lieutenant d'artillerie Pierre Jaminet⁵⁸. Le cortège emprunte des rues pavoisées, pour se rendre à l'hôtel de ville mais également auprès des communautés religieuses. Au temple Saint-Thomas, Raymond Poincaré rend un hommage appuyé au patriotisme du pasteur Gerold⁵⁹. C'est du balcon de l'hôtel de ville de Strasbourg que le Président prononce des paroles devenues historiques : « Le plébiscite est fait ! L'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée⁶⁰. » Une somptueuse réception est donnée le soir même et les 600 bouteilles de Riesling, facturées au ministère de la Guerre par un viticulteur de Saint-Hippolyte, donnent une assez juste idée de l'ampleur des festivités !

Le voyage se poursuit à Colmar, où le président est accueilli par le général de Castelnau, par le commissaire de la République Henry Poulet et par Antoine François Conrath, président de la commission municipale. Sur le perron de la préfecture, en présence de nombreux témoins, Poincaré remet la Croix de guerre à la fille de Jacques Preiss⁶¹. L'arrêt du convoi présidentiel à Mulhouse sonne comme une revanche (ou un signe d'excuse) dans une ville que les armées françaises avaient brièvement occupée et abandonnée en 1914⁶². Poincaré, touché par le don qui lui est remis au profit de la reconstruction de

56. POINCARÉ (Raymond), *op. cit.*, t. X, *Victoire et Armistice (1918)*, p. 440-450. 15 décembre 1918. « L'accueil de Metz n'était rien auprès de cette frénésie. Ce ne sont que mouchoirs et chapeaux qui s'agitent, et cris qui se répercutent. Sur toutes les maisons, des banderoles avec des inscriptions lumineuses : Vive Poincaré ! Vive Clemenceau ! Vivent nos libérateurs ! »

57. ECCARD (Frédéric), *Le livre de ma vie*, 1951, Éd. Victor Attinger et Éd. Oberlin, p. 89. « Les jeunes gens en costume également, petit veston noir, chemise empesée et bonnet de fourrure, suivaient à cheval, conduisant des chars remplis de manifestants qui croulaient sous les avalanches de fleurs. Puis c'était les sociétés les plus diverses avec leurs drapeaux et leurs fanfares, les pompiers qui étaient applaudis frénétiquement. »

58. ADTB, 24 Fi 103 (fonds Jaminet). « Défilé à 14 h. Nombre très considérable d'Alsaciennes en costume. Le soir, retraite aux flambeaux qui ne peut circuler à cause de la foule. » Jaminet note au passage la forte représentation de la communauté juive de Strasbourg, qui se caractérise par sa francophilie et sa maîtrise de la langue de Voltaire.

59. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace (7-11 décembre 1918)*, Paris, Imprimerie nationale, 1919, p. 38. « Je sais que personnellement, Monsieur le Pasteur, vous avez été un martyr de votre patriotisme et au moment où nous entrons dans ce temple, nous y voyons deux symboles de fidélité à la France : un symbole artistique, dans le monument que Pigalle a élevé à la mémoire du Maréchal de Saxe, un symbole vivant de courage et de foi dans votre personne. »

60. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 30-31.

61. *Ibid.*, p. 47.

62. AMM, A 255/3. Affiche : « Visite du Président de la République », [1918].

son village natal de Sampigny, y relève la participation de notables des vallées vosgiennes déjà rencontrés pendant les années de guerre⁶³. De retour dans la capitale, Clemenceau renoue avec le verbe des grands discours politiques lorsqu'il relate à la tribune du Palais Bourbon ce voyage en Alsace recouvrée : « Ce qui s'est accompli en ces jours dépasse tout ce que l'Histoire, en ses plus formidables aventures, a jamais pu enregistrer de grandeur⁶⁴. »

Rituel républicain et démonstrations de ferveur : la portée de la fête

Une atmosphère de fraternité retrouvée

Tous les témoignages concordent au sujet de l'accueil enthousiaste réservé aux troupes françaises en Alsace ; l'émotion saisit de nombreux personnages. Spindler relève : « Un vent de fraternité passe dans l'air, qui rapproche toutes les classes dans une commune allégresse⁶⁵ » ; quant au Pasteur Paul Schmidt, il rapporte : « Les rues ne désemplissent pas. Parlez aux Strasbourgeois, ils vous disent comme les Messins le disaient : nous croyons rêver⁶⁶ ! » Quant à Georges Weill⁶⁷, il relève la spontanéité du pavoisement et la ferveur de ses compatriotes⁶⁸. Cette unanimité festive est décrite par la presse locale (« C'est une expérience singulière. Ce n'est pas fabriqué. Ce n'est pas artificiel⁶⁹ », peut-on lire dans la *Bürgerzeitung*), française (qui diffuse éditions spéciales et affiches⁷⁰) et étrangère (en Suisse et même aux États-Unis⁷¹).

63. POINCARÉ (Raymond), *op. cit.*, t. X, *Victoire et Armistice (1918)*, p. 440-450. Dimanche 15 décembre. « Tous les maires de la vallée de la Thur sont là, et je les reconnais tous. »

64. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 58.

65. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 793. 18 novembre 1918.

66. SCHIMDT (Paul), *Les belles journées de la délivrance, 19-27 novembre 1918*, Paris, 1920.

67. Le député socialiste avait participé aux travaux de la Conférence d'Alsace-Lorraine pendant les années de guerre. Il avait été le 31 juillet 1914 témoin de l'assassinat de Jean Jaurès au café du croissant.

68. *Le Petit Parisien* (8 décembre), « Comment j'ai revu Strasbourg et Metz », par Georges Weill, *Revue de presse...* « Je viens de revoir mon pays ; des foules en délire, des foules hurlantes de joie, frappées par instants de mutisme, étranglées d'émotion devant l'inoubliable spectacle qu'elles attendaient cependant ; des personnes graves qui se livrent à des espiègleries ; des vieillards silencieux qui deviennent loquaces ; des gens joyeux qui pleurent, voilà ce que j'ai vu à Metz et à Strasbourg et partout en Alsace et en Lorraine. »

69. « Strasbourg französisch, Tatsachen », *Bürgerzeitung*, 23 novembre 1918.

70. AMS, 282 MW 91. Affiche : « La Marseillaise créée à Strasbourg par Rouget de Lisle, en 1792 y rentre triomphalement en 1918, à la tête des armées alliées. »

71. *Basler Nachrichten*, 13 décembre 1918. « *Es ist unmöglich in einer kurzen Depesche der Inhalt der Festlichkeiten in Elsass und Lothringen zu erschöpfen, denen wir soeben beigewohnt haben. Wir glaubten die Elsässer zu kennen; wir wussten von ihrer aufrichtigen Anhänglichkeit an Frankreich. Aber dass, was wir erlebt haben, gab uns erst einen heften Begriff von der Stärke dieser Gefühle für Frankreich. Diese Stärke ist unerschütterlich.* »

« *The French enter Strasbourg* », *New-York Tribune*, 25 novembre 1918.

Un rituel symbolique et républicain

D'après de nombreux témoignages, ces événements sont solennisés par la réalisation d'actes pieux, inscrivant le retour de l'Alsace française dans une dimension symbolique et républicaine. Lors de la visite présidentielle, le maire de Strasbourg remet les clés de sa ville à Raymond Poincaré ; à Mulhouse, le même se voit également remettre une médaille en or rappelant la réunion de Mulhouse à la France en 1798⁷². De nombreuses personnalités sont décorées au cours de ces journées, dans des circonstances parfois improvisées, comme lorsque Hansi fait remettre, par le président de la République, sa propre distinction à M^{lle} Preiss⁷³. Les souvenirs de l'Alsace française sont mis en avant : drapeaux, uniformes, médailles napoléoniennes pieusement conservés pendant les années d'annexion refont surface⁷⁴. Le haut-commissaire Maringer se voit remettre un fragment de grès sculpté tombé de la tour de la cathédrale au cours du bombardement du 15 août 1870, ramassé par le préfet d'alors⁷⁵. Sur la place Kléber, Foch se voit quant à lui confier un sabre ayant appartenu au héros de la campagne d'Égypte. Non sans grandiloquence, de nombreux récits évoquent la transmission de ces souvenirs, témoins d'une Alsace qui serait restée fidèle à la France. Devant la Chambre des députés, le président du Conseil déclare : « Les reliquaires où se conservaient pieusement les derniers débris des choses de France, soudainement livrèrent leurs trésors, et la France reparut plus aimée, et l'Alsace plus belle encore⁷⁶ ! » Les références à l'année terrible sont également nombreuses : on fait parler les anciens, on se rend en pèlerinage sur les champs de batailles, à Wissembourg ou à Reichshoffen⁷⁷. À Mulhouse, les anciens combattants de 1870 défilent place de la Réunion et le service d'ordre est assuré par des sapeurs pompiers revêtus de casques en cuivre français datant de 1870⁷⁸. Dans la mesure où ces fêtes referment la parenthèse ouverte en 1870, les symboles de l'Alsace francophile ne sont pas oubliés : Jacques Preiss et Auguste

72. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 49.

73. POINCARÉ (Raymond), *op. cit.*, t. X, *Victoire et Armistice* (1918), p. 440-450. Dimanche 15 décembre 1918. « Hansi, mobilisé à Colmar, détache sa propre croix de guerre. On rappelle M^{lle} Preiss et je lui épingle la croix au corsage. Elle pâlit et pleure de joie. »

74. SPINDLER (Charles), *op. cit.*, p. 772. 8 novembre 1918. « Notre ami vient de laver un vieux drapeau tricolore qu'il fait sécher autour du poêle. Il me raconte que la plupart des communes ont conservé leurs drapeaux d'avant 70. Lors d'une tournée de collectionneur qu'il avait faite dans le Haut-Rhin, on les lui avait montrés, soigneusement pliés, dans des armoires. »

75. AMS, 282 MW 91. Procès-verbal, [1918].

76. Discours de Georges Clemenceau dans *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 59.

77. « Nos troupes à Strasbourg, à Wissembourg, Reichshoffen etc. » [s.d.], *Revue de presse...*

78. « L'Armistice est signé, une journée historique », *La Frontière*, 21 novembre, *Revue de presse...*

Bartholdi sont à l'honneur à Colmar⁷⁹. À Brumath, le cortège historique fait le lien entre les événements de 1870 et ceux de 1918⁸⁰. Des premiers monuments sont également érigés en mémoire des morts de la guerre qui s'achève ; comme le relève Francis Grandhomme, « partout l'hommage mêle les morts des deux guerres, les Français donnant à croire que leur présence n'est qu'un juste retour des choses⁸¹. » Le retour à la France revêt une dimension religieuse, lorsque le chanoine Jost en appelle au Très Haut pour remercier le président Poincaré de sa présence à Strasbourg⁸² ou quand le président du consistoire protestant de Colmar, Klein, mêle le patriotisme et le sacré dans ses déclarations⁸³. Même Georges Clemenceau, qu'on ne peut suspecter d'excès de religiosité, s'émue du spectacle d'« une vieille bonne sœur, baissant les yeux sous sa coiffe, qui chantait la Marseillaise comme elle l'aurait fait d'un hymne, comme elle aurait dit une prière⁸⁴. »

Ces fêtes sont enfin l'occasion pour les Alsaciens, qui ont vécu la guerre du côté allemand, de s'approprier un ensemble de rituels républicains ; elles participent d'une découverte réciproque : l'Alsace découvre « la vision française de la Grande Guerre, avec ses Poilus en capotes bleu horizon coiffés de casques Adrian⁸⁵. » Vue d'Alsace, après quatre années de privation, la France apparaît d'abord comme une nation victorieuse, opulente, associée au pain blanc et au vin rouge. Dans le même temps, les Français trouvent la confirmation de leurs propres stéréotypes d'une Alsace martyrisée par cinquante années de présence allemande et néanmoins demeurée fidèle⁸⁶.

79. Discours de Raymond Poincaré dans *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 45. « Le soldat de votre compatriote Bartholdi a soulevé la dalle de son tombeau. Le voilà debout, le voilà victorieux et, dans les rues charmantes du vieux Colmar, il est acclamé par les habitants libérés. Quelle allégresse, après tant de tortures, tant d'espérances et tant de déceptions. »

80. AMS, 1 AFF 32. Affiche : « *Ville de Brumath. Fêtes de la libération de l'Alsace-Lorraine.* »

81. GRANDHOMME (Francis), *art. cit.*, p. 241.

82. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 37. « Mais, le bienfait étant au-dessus de toute reconnaissance, nous, catholiques alsaciens, nous vous disons et du fond du cœur, Monsieur le Président : Que Dieu – oui, que Dieu vous le rende. »

83. ADHR, 101 J 81. Procès-verbal de la séance du consistoire luthérien de Colmar, 19 novembre 1918. « Depuis notre dernière séance de grands événements historiques se sont produits. C'est un jugement de Dieu. Nous avons acquis la liberté et la justice, la force ne prime plus le droit. [...] Mettons-nous à l'œuvre avec l'aide du Seigneur : pour l'avenir de la patrie, pour le salut des âmes, pour l'avènement du règne de Dieu ! »

84. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 61.

85. GRANDHOMME (Jean-Noël et Francis), *Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2013, p. 397.

86. AMS, 1 AFF 31. Affiche : « Aux habitants de Strasbourg. » « Vous Strasbourgeois, Alsaciens, en gardant dans votre cœur fidèle l'amour sacré de la Patrie, malgré toutes les vexations, les mauvais traitements d'un joug odieux. L'Histoire ne connaîtra sans doute pas un autre exemple de cette admirable fidélité. »

Ce contexte de retrouvailles et d'élan réciproque n'exclut pas une bonne dose de flatterie⁸⁷ !

L'enjeu politique de la fête : pas de plébiscite

L'enjeu politique de ces fêtes est de faire admettre par l'opinion, alsacienne et internationale, le principe d'un retour à la France sans plébiscite (considéré comme inenvisageable dans la mesure où il consacrerait la légitimité de l'annexion faite par l'Allemagne en 1871 et permettrait aux nombreux Allemands installés en Alsace de s'exprimer). Avant même l'entrée des troupes, une proclamation des milieux francophiles mulhousiens évoque le danger que présenterait la tenue d'un plébiscite dans ces conditions⁸⁸. Le thème apparaît aussi dans les discours des élus, qui s'efforcent de lever toute équivoque sur le sentiment véritable des Alsaciens. Léon Ungemach, en digne représentant d'un patronat alsacien francophile, déclare au président Poincaré : « Le plébiscite le voilà, éclatant, irrésistible⁸⁹. » Ce sont là des mots destinés aux Alliés, mais également à l'Allemagne, qui pourrait être tentée de réclamer une consultation des populations dans le cadre des négociations de paix⁹⁰. Conscients du caractère politique de la réception présidentielle, les députés du *Landtag* (autoproclamé Conseil National) tentent de se faire une place en remettant à Poincaré, par l'intermédiaire de l'abbé Delsor, une déclaration constatant le retour à la mère patrie mais

87. ADHR, 7 J 42/21. *L'Écho*, 18 Novembre (numéro extraordinaire à l'occasion de l'entrée solennelle des troupes françaises à Colmar). Discours du général Messimy : « Pour la grande œuvre de réparation qui est la tâche de demain, pour la réalisation de l'idéal de bonté et de fraternité qui toujours fut notre principe et notre but, l'Alsace nous apporte son courage, sa fermeté, sa finesse, son goût du travail, son amour de la famille et du foyer, son attachement inébranlable aux valeurs civiques, toutes les mâles et les grandes vertus qui font un peuple digne de se gouverner lui-même, de vivre libre, honoré, indépendant et fier. »

88. AMM, A 262/1. Affiche du Comité mulhousien d'Union alsacienne. « Citoyens ! Par une suprême erreur les maîtres du mensonge ont essayé de jeter le trouble dans nos rangs par le mirage d'une neutralité trompeuse et les apôtres de la Force ont osé par une dernière hypocrisie demander aux nations libératrices du monde la consécration du Droit par un plébiscite humiliant. Eh bien non ! Jamais vous ne tolérerez cet outrage à la France et à la mémoire de nos pères. Vos donnerez à ce défi monstrueux la réponse méritée. »

89. AMS, EH 19. Affiche : « Monsieur le Président de la République, Messieurs », [1918].

90. *Le Président de la République en Lorraine et en Alsace*, p. 32. « Il n'est pas mauvais, non plus, que l'écho de vos joyeuses acclamations ait frappé des oreilles allemandes. [...] il nous plaît que l'Allemagne sente elle-même, dès aujourd'hui, la vanité de l'entreprise qu'elle a tenté sur vos consciences. »

évoquant également la sauvegarde des traditions alsaciennes (un rappel des promesses formulées par Joffre à Thann)⁹¹.

Quelques notes dissonantes dans un ciel de fête

Dans cette atmosphère de fanfares et de flonflons, l'unanimité n'est pourtant pas totale. Comme on peut s'en douter, les Allemands encore présents, en particulier dans les grandes villes, vivent des journées difficiles : à Strasbourg, les volets sont clos dans la Neustadt. L'accueil est également moins chaleureux en Alsace bossue et dans le pays de Hanau, où les paysans protestants observent une attitude réservée⁹². Enfin, tandis que les Poilus paradent en Alsace, les Alsaciens libérés de l'armée allemande, qui ont vécu la Première Guerre mondiale sous un uniforme *feldgrau*, reviennent au foyer dans un certain dénuement, se heurtant à l'indifférence de leurs compatriotes trop occupés à préparer les fêtes⁹³ ! Selon plusieurs témoignages, ces Alsaciens démobilisés participent peu aux réceptions données en l'honneur de soldats qu'ils ont combattu pendant quatre ans. Quelques incidents sont également à déplorer, le plus grave étant la mort du jeune Robert Keller, âgé de neuf ans, écrasé sous les roues d'un attelage français le 21 novembre à Varsberg (Moselle)⁹⁴.

Enfin, la sortie de guerre des Alsaciens s'inscrit dans un contexte de pénuries économiques et de conflits sociaux, sur fond de chômage rampant et de tensions entre ouvriers alsaciens et allemands (notamment sur les chantiers municipaux de Strasbourg ou dans les ateliers de chemin de fer de Bischheim). Les fêtes du retour à la France peuvent aussi être lues, dans une perspective plus sociale, comme marquant la fin des privations, de la dictature militaire et se traduisant comme un retour à l'ordre après l'épisode révolutionnaire de la première quinzaine de novembre. Tandis que l'Allemagne est minée par les manifestations spartakistes, l'entrée des troupes françaises vient en effet mettre fin aux craintes d'un « Grand Soir »

91. AMS, 1 AFF 32. « Les députés d'Alsace et de Lorraine, issus du suffrage universel et constitués en Assemblée Nationale, saluent avec joie le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, après une longue et cruelle séparation. Nos provinces sont fières de devoir à la mère Patrie, avec la sauvegarde de leurs traditions, de leurs croyances et de leurs intérêts économiques qui lui a été solennellement garantie par les chefs de l'Armée victorieuse, une nouvelle ère de liberté, de prospérité et de bonheur. »

92. BAECHLER (Christian), *L'Alsace entre la guerre et la paix : recherches sur l'opinion publique (1917-1918)*, th. de doctorat, lettres, univ. Strasbourg-II, 1969, p. 393.

93. AMS, fonds Jacques Peirottes, 125 Z 12. Courrier adressé à M. Maringer, haut-commissaire de la République, 25 novembre 1918. « Des inconvénients ont résulté de la façon de traiter des Alsaciens ayant été libérés du service allemand et arrivant ici comme rapatriés. Ces hommes ont été mis à couvert dans la caserne Sainte-Marguerite, où ils ne trouvaient cependant pas assez de lits, de sorte qu'ils durent passer la nuit en partie dans la cour et dans les escaliers. »

94. BRASME (Pierre), *Moselle 1918. Le retour de la France. Délivrance, bonheur, désenchantements...*, Sarreguemines, Pierron, 2008, p. 94-95.

en Alsace. Voilà de quoi nuancer le tableau de spontanéité patriotique largement diffusé ; c'est pourquoi la question de l'état de l'opinion publique et de la sincérité des sentiments exprimés à l'occasion des fêtes de novembre peut, dans une certaine mesure, être posée. C'est l'analyse faite par des historiens allemands contemporains des événements (Curtius, Guido Knoerzer de Heidelberg), qui, sans nier la réalité de l'accueil enthousiaste fait aux Français, cherchent à en minimiser la portée politique, analysant les fêtes de l'automne 1918 d'abord comme une manifestation de libération des contraintes de l'état de guerre et le soulagement d'une issue préservant l'ordre social⁹⁵. Robert Ernst reprend à son compte ces thèses à caractère psychanalytique, estimant l'esprit des Alsaciens trop troublé par l'enchaînement des événements pour qu'un quelconque intérêt puisse être attaché à ces manifestations festives⁹⁶. Ces mêmes idées apparaissent enfin, au cours de l'entre-deux-guerres, sous la plume de personnalités autonomistes déniaient toute spontanéité aux fêtes du retour à la France, un argumentaire polémique destiné à fragiliser l'argumentaire français sur le plébiscite. Le vin, le pain blanc et le chiffon rouge du bolchévisme auraient suffi à retourner des Alsaciens fondamentalement allemands ! Si ces analyses constituent la parfaite antithèse au panégyrique romantique français, elles présentent l'inconvénient de méconnaître la profonde évolution de l'opinion publique alsacienne depuis l'affaire de Saverne, retournée par la dictature militaire imposée du fait de l'état de guerre et par les vexations subies par les Alsaciens dans leur chair comme dans leur expression culturelle⁹⁷.

Conclusion

Les semaines de novembre-décembre 1918 constituent des semaines de bonheur (on parle de *Flitterwochen*), qui rééditent à grande échelle, et d'une manière plus spontanée, l'expérience des officiers et les soldats présents dans les vallées de la Thur et de la Doller au cours des quatre années de

95. « Les Français furent salués avec enthousiasme comme les libérateurs de la botte des cuirassiers prussiens et la culture du professeur Knatschké (Hansi), plus encore comme les sauveurs du danger du bolchévisme qui venait de hisser son drapeau sur la cathédrale et comme ceux qui mettaient fin à la famine. » Guido Knoerzer, cité dans BAECHLER (Christian), *op. cit.*, p. 400.

96. ERNST (Robert), *Strasburger Neueste Nachrichten*, 8 novembre 1940, cité par BAECHLER (Christian), *op. cit.*, p. 403. « Il serait faux et moralement injuste de faire de novembre 1918, le jour révélateur de l'Alsace et de son attitude. »

97. ROTH (François), *op. cit.*, p. 149. « Alors que tout était figé depuis août 1914, il se produisit en Alsace-Lorraine à partir du milieu d'octobre 1918 une évolution rapide et presque insaisissable de la situation et des attitudes. Parmi les habitants qui vivaient dans l'attente et l'espérance grandissante s'exprima un rejet majoritaire de l'Allemagne. »

guerre. Tous les Alsaciens partagent ces semaines d'intense bonheur, non seulement les éléments francophiles qui attendaient ce moment de longue date, mais une large majorité de la population, satisfaite de voir la guerre s'achever. Après des semaines d'incertitude, le retour à la paix s'effectue dans des conditions relativement sereines, du moins en comparaison avec la situation révolutionnaire dans laquelle l'Allemagne se trouve plongée. Ce retour définitif à la France signifie la fin des privations, des deuils, des incertitudes quant à l'avenir de la région ; la fête permet d'exorciser un passé récent douloureux et offre aux Alsaciens une perspective d'avenir prometteuse.

Au même moment, la France entière communique dans une victoire dont le retour des chères provinces constitue le signe le plus visible. Dans tout le pays, on accomplit des gestes symboliques : des résolutions en l'honneur de l'Alsace-Lorraine sont votées dans de nombreuses villes et, le 17 décembre, se tient à Paris une cérémonie au cours de laquelle on retire le crêpe de deuil porté par la statue de Strasbourg depuis le traité de Francfort⁹⁸. En Alsace, les fêtes se poursuivent dans une moindre mesure tout au long de l'année 1919. La cérémonie du 14 juillet 1919 à Strasbourg est l'occasion de décorer de la Légion d'honneur une fournée de personnalités alsaciennes nées avant le traité de Francfort et ayant contribué à maintenir le courant francophile (parmi lesquelles des acteurs des journées de novembre 1918 comme Frédéric Kieffer, Léon Ungemach ou Jean-Jacques Waltz)⁹⁹. Georges Clemenceau honore une nouvelle fois la capitale alsacienne de sa visite le 4 novembre 1919, accompagné cette fois de représentants de la Ville de Paris.

Ce moment d'« éblouissement tricolore » et d'insouciance masque les difficultés de prise en mains de l'Alsace-Lorraine par une administration française peu au fait des réalités locales. Les commissaires de la République nommés par Clemenceau, qui s'appuient beaucoup sur les Alsaciens de Paris que l'on qualifie déjà de « revenants », se montrent à la fois empressés de se débarrasser du cadre politique allemand et de mettre en œuvre une politique d'assimilation assez éloignée des bonnes intentions formulées au cours des années de guerre. Les réjouissances sont à peine terminées qu'apparaissent les premiers signes du « malaise alsacien ». Novembre 1918 ouvre bien une nouvelle page d'histoire, celle de l'Alsace redevenue française, mais telle que personne ne l'avait imaginée, ni à Paris ni à l'est des Vosges.

98. *L'Écho de Paris*, 18 décembre 1918, *Revue de presse*...

99. ADBR, 121 AL 129. Promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur du 14 juillet 1919, notes de travail du cabinet du haut-commissaire [1919].

Résumé

Marseillaise, paradis tricolore et drapeaux par milliers. Les fêtes du retour de l'Alsace à la France (novembre – décembre 1918)

La signature de l'Armistice du 11 novembre 1918 et la perspective du retour à la France s'accompagnent d'une vague de festivités inédite en Alsace. L'entrée dans les villes des généraux français, ou encore la visite du président de la République, sont l'occasion de cortèges militaires et de réceptions officielles. Ces événements s'inscrivent dans le droit fil de manifestations semblables observées pendant la guerre, lors de l'éphémère conquête de Mulhouse en août 1914 ou dans le cadre de l'administration française des vallées de la Thur et de la Doller. Ces journées comportent une dimension spontanée dont témoigne l'implication massive et volontaire des populations : au sortir d'une guerre longue, la fête permet d'exorciser un passé récent douloureux et offre aux populations une perspective d'avenir prometteuse. Elle permet aussi aux Alsaciens, qui ont vécu la guerre du côté allemand, de s'approprier un ensemble de rituels républicains, participant ainsi d'une découverte réciproque. L'unanimité n'est cependant pas totale : les nombreux démobilisés de l'armée allemande sont absents des réceptions et, les réjouissances à peine terminées, apparaissent déjà les premiers signes du « malaise alsacien ».

Zusammenfassung

Die Marseillaise, ein tricolores Paradies, Tausende Fahnen. Das Elsaß ist wieder französisch, und das wird gefeiert. (November–Dezember 1918)

Am 11. November 1918 unterzeichnen die Kriegsgegner den Waffenstillstandsvertrag. Der Krieg ist zu Ende. Nur noch Tage, und das Elsaß ist wieder französisch. Die ganze Region feiert, lebt wie in einem Rausch. Die Einzüge der französischen Generäle in die elsässischen Städte, noch mehr der Besuch des Staatspräsidenten, sind Groß- Ereignisse. Das Militär marschiert auf, offizielle Empfänge werden veranstaltet. Vergleiche mit Mulhouse drängen sich auf, mit dem Mulhouse der ersten Kriegsmonate, als die Stadt kurze Zeit wieder französisch geworden war, auch mit dem Freudentaumel in den Tälern der Thur und der Toller bei der Rückkehr der französischen Obrigkeit. Die festliche Stimmung ist in höchstem Maße ein natürliches Bedürfnis. Beweise dafür braucht man nicht lange zu suchen. Ein Blick genügt. Die ganze Bevölkerung feiert und das ohne jegliche Aufforderung von Seiten der Behörde. Die schmerzlichen Jahre sind Vergangenheit. Die Zukunft verspricht goldene

Zeiten. All die Elsässer, die den Krieg auf der Seite der Deutschen erleben mußten, können sich mit den Gepflogenheiten einer Republik vertraut machen, eine andere Art eines Staates entdecken. Aber die Einhelligkeit hat auch Flecken. Die zahlreichen Elsässer, die Soldaten der deutschen Armee waren, sind bei den Empfängen die großen Abwesenden. Und kaum ist der Freudentaumel verklungen, erscheinen schon die ersten Zeichen des „elsässischen Unbehagens“, der „malaise alsacien“.

Summary

La Marseillaise, three colour paradise and thousands of flags.

Celebrating Alsace becoming French again (November-December 1918)

With the armistice signed on November 11th, 1918, a large number of uncommon festivities celebrated the return of Alsace to France. The French generals marching into towns and the visit of the President of the Republic were followed by military parades and official receptions. These celebrations were consistent with similar manifestations organised during the war for the transitory reconquest of Mulhouse in August 1914 or for the French administration of the Thur and Doller valleys. The spontaneous character of these celebrations was expressed massively by the presence of hundreds of people volunteering on these occasions: after a long war, feasts gave people a chance to exorcise this recent past of sufferings and to offer them promising perspectives for the future. It also gave Alsatians who had participated in the war on the German side a chance to become familiar with the Republican ritual, in a sort of mutual discovery. However there was no total unanimity: the many former German draftees did not participate in these receptions, and, no sooner were the celebrations over, when the first signs of the Alsatian malaise became apparent.